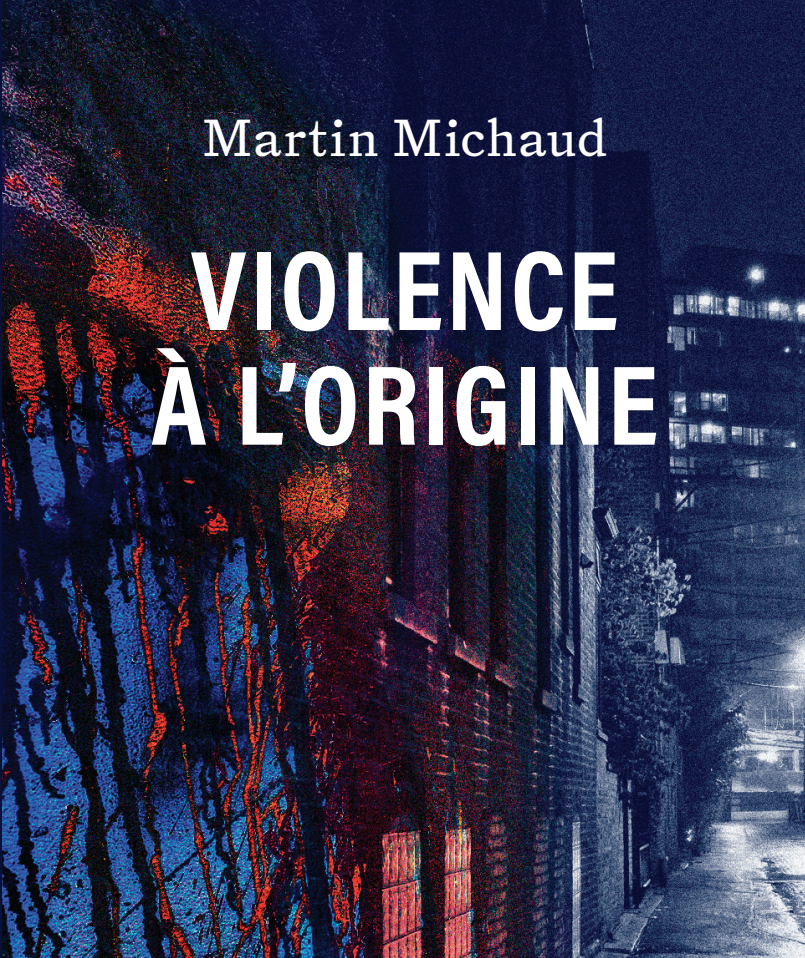




Martin Michaud

VIOLENCE À L'ORIGINE

POLAR | **T**

Prix Tenebris
Meilleur vendeur québécois
2014

Martin Michaud

VIOLENCE À L'ORIGINE

POLAR | 

Une enquête
de Victor Lessard

La neige tombait dru depuis le milieu de l'après-midi. Marchant sur le trottoir enneigé de la rue Rachel, Maxime Rousseau rentrait chez lui. Il n'avait que deux cents mètres à franchir entre la porte de l'école et celle de la maison. Pour lui faire comprendre qu'il ne fallait jamais parler aux étrangers, sa maman lui avait raconté plusieurs fois une histoire effrayante : celle d'un petit garçon qui avait aperçu le visage du diable en montant dans la voiture d'un inconnu. Pourtant, lorsque l'homme en costume rouge et à la longue barbe blanche l'interpella, l'expression du garçon s'illumina. Le père Noël ! Il saisit la main qui lui était tendue sans se douter un seul instant qu'il venait d'apercevoir le visage du diable. Happées par la bourrasque, les deux silhouettes disparurent au bout du trottoir. On était le 18 décembre 1981. Maxime avait six ans. Sa maman ne le revit jamais.

CHAPITRE 48

—

Sous terre

Pistolet au poing, Victor Lessard braqua sa lampe de poche dans l'obscurité et se mit à avancer avec prudence dans la canalisation. Devant lui, le faisceau lumineux lécha la paroi de béton couverte de sédiments, puis éclaira l'eau boueuse qui coulait dans le conduit. Une odeur nauséabonde le prit aux narines ; il mordit en grimaçant dans le quartier de citron qu'il tenait coincé entre ses dents. C'était la première fois qu'il descendait dans les égouts et il redoutait d'y croiser des rats.

La voix bourrue de Jacinthe Taillon crépita dans son oreillette.

– Pis ? Vois-tu quelque chose ?

Il entendit le tonnerre gronder en arrière-fond et ne put s'empêcher d'y voir un mauvais présage. Le ciel s'était couvert et un orage se préparait.

Victor recrachâ le morceau de citron avant de répondre :

– Pas pour l’instant.

Là-haut, Jacinthe supervisait l’opération en attendant l’arrivée des renforts ainsi que des cols bleus chargés de l’entretien des égouts.

– Eille, Lessard... fais attention de pas salir tes *runnings* neufs. Si y avait juste une crotte dans le désert, tu trouverais le moyen de piler dedans.

Le rire crispé de sa coéquipière vrilla dans son oreillette. Pour détendre l’atmosphère, elle faisait allusion à la paire de Converse de cuir rouge qu’il avait reçue en cadeau pour son anniversaire, dix jours plus tôt. Victor n’eut pas besoin de regarder ses chaussures : l’eau souillée lui montait aux chevilles.

Dès le moment où il avait armé son pistolet, son pouls s’était accéléré, une boule avait grossi dans le creux de son estomac. Il éprouvait le même sentiment chaque fois qu’il dégainait son arme. Et il en connaissait la raison. La peur. Une peur qui, combinée à l’adrénaline giclant dans ses veines, risquait de devenir un cocktail explosif. Il éclaira le haut de la paroi : des concrétions calcaires avaient formé des stalactites. Au fur et à mesure qu’il avançait, la même vision défilait dans le halo de lumière : outre le liquide brunâtre qui s’écoulait dans le cylindre de béton, Victor ne voyait que du vide. Il s’arrêta, prit une grande goulée d’air et bloqua sa respiration. Il savait que l’on finit toujours par extraire quelque chose du vide. Et que lorsqu’on ferme les paupières et que les images se mettent à défiler, des ombres peuvent surgir des ténèbres, se matérialiser. Il réalisait surtout que si on leur ouvrait la porte, ces illusions devenaient des gouffres capables de nous avaler.

Toujours en position de tir, il essuya son front couvert de sueur contre la manche de son t-shirt et relâcha l’air emprisonné dans ses poumons.

La voix de sa coéquipière retentit encore :

– Pis, l’as-tu trouvé ?

– Non. Et, parle moins fort, Jacinthe. Tu me casses les oreilles.

– Bon, bon. Fais pas ta moumoune !

Victor poursuivait sa progression dans le cloaque quand le faisceau de sa torche se mit à vaciller. Il la cogna deux fois contre son pistolet et songea avec inquiétude qu’il n’avait pas remplacé les piles depuis longtemps. Quinze mètres devant, le conduit bifurquait en coude sur la gauche, l’empêchant de voir plus loin. Il ne lui restait que quelques enjambées à faire pour s’y engager lorsqu’il entendit un clapotis et perçut du mouvement. Il sursauta et laissa échapper un cri.

– Qu’est-ce qui se passe, Lessard ? Pourquoi tu cries comme une p’tite fille ?

Le cœur du sergent-détective bondissait dans sa poitrine.

– Y a quelque chose qui vient de me passer entre les jambes.

L’index crispé sur la détente, il promenait le faisceau à la surface de l’eau, prêt à faire éclater la bestiole, mais il ne vit rien.

La voix de Jacinthe lui parvint, hachurée :

– C’était quoi ?

– Je sais pas. Une saloperie de rat, je pense.

Le souffle court, Victor couvrit en quelques pas la distance qui le séparait du coude. En l’empruntant, il s’arrêta net. À cet endroit, l’odeur se faisait plus insistante : un relent fétide de viande en décomposition et d’excréments le saisit.

Une violente quinte de toux le secoua. Il s’enfouit le nez dans le pli de son coude et réprima un haut-le-cœur. Jacinthe s’époumonait à lui demander ce qui se passait, mais il n’entendait plus le grésillement de la voix de sa

coéquipière dans l'oreillette. Tous ses doutes s'étaient dissipés d'un coup. Il savait maintenant avec précision ce qui l'attendait. Et le craignait plus que tout.

Sans réussir à faire taire la voix intérieure qui lui dictait de rebrousser chemin, conscient que chaque pas le rapprochait davantage du monde des ombres, Victor se remit à avancer. Et ce qu'il s'attendait à trouver apparut finalement dans l'œil de sa lampe.

Dix mètres devant lui, la forme humaine était assise sur le sol, adossée contre la paroi de ciment, la partie inférieure du bassin et les fesses baignant dans l'eau. En pleine extension devant le corps, une partie des jambes était immergée et le bout des deux chaussures affleurerait à la surface. Victor orienta d'abord le pinceau de la torche sur les pieds du cadavre, puis il suivit tranquillement la ligne des jambes jusqu'au torse. C'est en faisant remonter la lumière vers la poitrine qu'il comprit que quelque chose n'allait pas. Le thorax venait de se soulever et de s'abaisser. La victime respirait encore ! Le sergent-détective recula de quelques pas et faillit tomber à la renverse.

Alors qu'il posait une main sur la paroi pour conserver son équilibre, la torche lui glissa des doigts et bascula dans le vide. Elle s'éteignit au moment où elle toucha l'eau.

Ce fut comme si on venait de glisser un voile opaque devant ses yeux.

– Lessard, veux-tu ben me dire ce que tu fais ? Tu joues avec mes nerfs !

Victor décrocha l'oreillette et la laissa retomber contre son épaule. Il devait à tout prix retrouver sa lampe et n'avait que faire des interrogations de Jacinthe. Coinçant son Glock entre ses reins et la ceinture de ses jeans, il s'agenouilla et plongea les mains dans le liquide poisseux. Et tandis qu'il fouillait à l'aveugle, ses idées

s'emballèrent. Pourvu qu'il ne se fasse pas mordre par un rat.

Au bout de quelques secondes, ses doigts rencontrèrent une masse solide. Réussissant à la saisir dans sa paume, il sortit la torche de l'eau et la secoua en priant pour qu'elle fonctionne encore. Il actionna l'interrupteur plusieurs fois, sans résultat. Furieux, il frappa le boîtier métallique contre sa cuisse et s'écria :

– Merde ! Tu vas pas me lâcher maintenant !

Victor poussa un soupir de soulagement lorsque la lampe se ralluma. Il se rapprocha de la victime avec prudence et se rendit compte que, dans l'énervement, il n'avait pas pris conscience des glapissements qui emplissaient pourtant ses oreilles. Il en comprit l'origine quand il se trouva suffisamment près : une colonie de rats recouvrait entièrement le corps telle une seconde peau, ce qui expliquait pourquoi il avait eu l'impression de voir la victime respirer.

Il voulut faire part de sa découverte à sa coéquipière, mais, subjugué par la scène qui s'offrait à lui, il ne parvint pas à prononcer les mots qui cascadaient dans sa tête.

Le cadavre – un homme, de toute évidence – était décapité à la base du cou. Surmontant sa répulsion, Victor cria et cogna sa lampe contre la paroi dans le but de faire fuir les rongeurs qui s'agitaient dans la cavité laissée béante par la mutilation. Peu intimidés, ceux-ci continuaient de grignoter avec voracité la carcasse, arrachant des lambeaux de chair qu'ils avalaient aussitôt.

Tandis que l'oreillette crachait toujours la voix lointaine de Jacinthe, Victor frappa quelques rats avec la crosse de son Glock et réussit à libérer l'épaule droite du mort assez longtemps pour constater qu'il portait un uniforme de cérémonie bardé de décorations. Le sergent-détective remit l'écouteur en place dans son oreille et interrompit la litanie de reproches de sa coéquipière :

– Jacinthe ?

– Qu'est-ce que tu bizounes en bas ? À qui tu parlais ?

Il coupa court :

– C'est le corps du commandant. Il est en train de se faire bouffer par les rats.

Jacinthe marqua une pause avant de répondre.

– T'es sûr que c'est pas le père Noël ?

L'uniforme de cérémonie et le fait que le corps était décapité ne laissaient aucune place au doute. C'est ce qu'il allait lui dire lorsqu'un haut-le-cœur lui tordit de nouveau l'estomac. Cette fois, il fut incapable de se retenir. Se détournant pour éviter de contaminer la scène de crime, il vomit dans l'eau.

Victor cherchait son paquet de cigarettes dans ses poches quand le faisceau de sa lampe glissa sur le mur de béton. Écarquillant les yeux, il revint éclairer ce qu'il avait cru apercevoir.

– Merde...

– C'est quoi, le problème ? Parle-moi, Lessard !

Quelques mètres à la gauche du corps, une immense fresque peinte à la bombe aérosol ornait la paroi de ciment. De forme rectangulaire, le graffiti s'étirait sur deux mètres de largeur. Un squelette aux yeux d'émeraude fixait un homme arborant une longue barbe blanche. Coiffé d'un bonnet de père Noël, l'homme était crucifié sur une croix métallique bordée d'ampoules. Victor demeura bouche bée un instant. Macabre, dérangeante, l'œuvre saisissait. Imperméable aux appels de sa collègue, le policier contempla la murale encore quelques secondes, puis se mit à courir à toute vitesse vers la sortie, soulevant des gerbes d'eau sur son passage.

– Ils sont au mont Royal, Jacinthe !

MALAISE DANS LA CIVILISATION

La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier.

SIGMUND FREUD

CHAPITRE 49

—

La pièce noire

– Non ! Je veux l'entendre de votre bouche !

– Il n'y a pas d'émotion plus pure, plus vraie que la peur. On ne peut la confondre avec aucun autre état. L'humain devient ce qu'il y a de plus noble dans la souffrance et dans la douleur. Ça vous satisfait ? Vous voulez en parler davantage ?

– Non, je ne veux pas en parler davantage.

– À vous de voir. Il faut savoir tourner la page.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui ne signifie rien.

– Vous pensez que vous valez mieux que moi ? Pourquoi êtes-vous devenu professeur ?

– Pourquoi n'êtes-vous encore rien devenu ?

– On dit que, devant votre classe, vous buviez de l'alcool dissimulé dans un carton de lait. Plutôt minable, vous ne trouvez pas ?

– On dit beaucoup de choses. Pour surmonter l'incompréhension, les gens se raccrochent à des leurres. Mais ne nous écartons pas. Je vous avoue que j'ai été

impressionné par la symbolique que vous avez réussi à mettre en place. Bel écran de fumée.

– C'est vous qui m'avez suggéré de leur offrir des repères, un horizon prévisible. Vous disiez qu'il fallait leur donner ce à quoi ils s'attendaient, une mécanique...

– Vous avez réussi à les faire manger dans votre main. Mais répondez à la question que je vous ai posée tout à l'heure : croyez-vous que certaines personnes méritent de mourir ?

– J'essaie de ne pas penser à ça.

– Allons... Vous croyez que c'est différent s'il y a une justification, non ?

– Oui, c'est ce que je crois.

– Vous pensez que le désir de faire le bien y change quelque chose ? Qu'il empêche celui qui commet des atrocités au nom de la vie ou d'intérêts supérieurs de devenir un monstre ?

– Je sais qui je suis ! Écoutez, je...

– Non, cette fois, c'est vous qui allez m'écouter ! Vous croyez que vous êtes différent des autres ? Que ces prévenus menottés dont les photos ornent les premières pages des journaux sont d'une autre engeance ? Si c'est le cas, vous vous trompez. Ils ont emprunté la même porte et ce qu'ils ont découvert les a empêchés de revenir en arrière. Vous le savez mieux que quiconque maintenant : une fois entré dans la pièce noire, il n'est plus possible de revenir en arrière. Regardez-les bien la prochaine fois que vous poserez les yeux sur un journal. Croyez-vous que vous y verrez l'incarnation du diable ou le visage du mal ? Non, bien sûr que non ! Si vous regardez attentivement, vous n'y verrez rien d'autre que du soulagement. Celui des individus qui ont cessé de combattre leurs pulsions primales.

– C'est ce qui vous est arrivé ?

– Il y a ce qu'on raconte. Et il y a tout ce qu'on ne raconte pas. Chacun bâtit sa légende, mais nous sommes tous des menteurs pathologiques. Il y a ces souvenirs que nous améliorons en les évoquant. Ces moments fades et insignifiants du passé qui deviennent tout à coup lumineux et inoubliables parce qu'avec le passage du temps la mémoire magnifie la réalité. Mais il y a surtout cette pièce sombre enfouie au plus profond de chacun de nous, dans les entrailles de notre conscience, l'endroit où nous enfermons à double tour tous ces accommodements, ces mensonges et ces demi-vérités qui nous empêchent d'avancer, qui nous forceraient, pour peu que nous envisagions de les regarder en face, à nous observer tels que nous sommes vraiment. Dans toute la magnificence de notre hideur et de notre pureté...

PREMIER JOUR
—
(Lundi 15 juillet)

CHAPITRE 2



Échantillons de blanc

Victor poussa la porte de la quincaillerie Monkland dès l'ouverture et fut accueilli par la brise glacée de la climatisation. Il s'avança dans l'entrée et salua le commis. Visage raviné, yeux injectés de sang, celui-ci le reconnut et lui rendit son sourire. C'était l'un des avantages des commerces de quartier : malgré un choix plus limité, le service était personnalisé. Les deux hommes avaient sympathisé quelques mois plus tôt, le temps d'une cigarette fumée sur le trottoir bordant la vitrine. Le policier remonta l'allée et s'arrêta devant le présentoir où se trouvaient les échantillons de couleurs.

Tandis qu'il parcourait les languettes de carton du bout des doigts, le commis vint se planter derrière lui et amorça la conversation avec son sujet favori :

– Avec le facteur humidex, il va faire quarante cet après-midi !

Montréal traversait l'une de ses pires canicules des dernières décennies. Victor répondit sans se retourner :

– Paraît que ça va être comme ça toute la semaine. Le commis éclata de rire.

– Trop chaud l'été, trop froid l'hiver... On n'est jamais contents, hein ! Pis ? On peinture ?

– On a acheté un haut de duplex sur de Terrebonne. On veut donner un coup de pinceau pour rafraîchir.

– Cherchez-vous une couleur en particulier ?

Un sourire malicieux au coin des lèvres, Victor fit un clin d'œil au commis.

– Ça devrait pas être trop compliqué. On va tout repeindre en blanc !

– En théorie, c'est pas compliqué, mais, en pratique, ça dépend...

Le sergent-détective fronça les sourcils.

– Ça dépend de quoi ?

Le commis souffla pour écarter la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front.

– Il y a plusieurs teintes de blanc...

Victor prit un carton au hasard et lut la légende.

– *Polar Bear 1875*. Tiens, ça va être parfait, ça.

– D'accord. Et pour le fini ?

Une lueur de détresse s'alluma dans les pupilles du sergent-détective.

– On choisit quoi, selon vous ?

– C'est pour quelle pièce ?

– Toutes les pièces.

Le commis ne put réprimer un sourire.

– D'abord, il faudrait que je sache le nombre de pieds carrés.

Le policier se rembrunit.

– C'est un appartement standard. Trois chambres, un bureau et le reste.

– Comment voulez-vous que je calcule le nombre de gallons dont vous aurez besoin si j'ai pas le nombre de pieds carrés ?

Victor se tint coi. L'autre reprit :

– Vous repeignez les plafonds aussi ?

Le sergent-détective acquiesça d'un signe de tête.

– Donc, vous avez aussi besoin d'une peinture à plafond ?

Le policier attrapa son cellulaire dans sa poche et jeta un coup d'œil au message texte qu'il venait de recevoir. Il pianota : « *là ds 30* ».

– Écoutez, il faut que j'y aille, mais je vais demander à ma blonde de vous téléphoner avec les dimensions exactes. Vous choisirez le fini comme si c'était pour peindre chez vous. Ça vous va ?

Là où Victor risquait de gaffer, ce serait un jeu d'enfant pour Nadja. Il s'expliquait d'ailleurs mal la raison pour laquelle elle lui avait demandé de passer à la quincaillerie acheter la peinture. Pourquoi cette soudaine marque de confiance ? Car lorsqu'il était question de travail manuel, son amoureuse était infiniment plus douée que lui. Sans compter qu'elle possédait trois coffres à outils, alors qu'il n'avait qu'un marteau, un ruban à mesurer qui refusait de se rétracter et quelques vieux tournevis. Sans surprise, elle avait pris en charge la gestion des ouvriers engagés pour rénover la cuisine.

Le commis se gratta la tête.

– Euh... OK.

– Je vais passer chercher ça ce soir, en revenant de travailler.

– Besoin de pinceaux et de rouleaux ?

Victor se dirigeait déjà vers la sortie. Il s'arrêta et regarda l'homme par-dessus son épaule.

– Faites-moi un kit de base. On n'est pas des professionnels.

Il poussa la porte sans attendre de réponse et sortit. Dehors, le soleil éblouissait la rue et l'écrasait de chaleur.

Victor marchait dans le stationnement de la Place Versailles – les policiers avaient pris l’habitude de dire simplement « Versailles » –, là où étaient situés les bureaux de la section des crimes majeurs. Un œil exercé aurait pu déceler l’infime boitement – vestige d’une enquête antérieure – qui affectait encore l’une de ses jambes. Une cigarette à peine entamée tressautait entre ses lèvres. À bonne distance des portes vitrées, il tira une dernière bouffée et l’écrasa sous la semelle usée de ses chaussures de course bleues. Sans ralentir l’allure, il sortit un flacon de Purell de ses poches, répandit du gel dans sa paume, se frotta les mains, puis se tapota vigoureusement les joues. L’odeur de l’alcool lui monta aux narines, le liquide gélatineux lui piqua la peau du visage.

En traversant la galerie marchande du centre commercial, Victor s’arrêta pour s’acheter un café déca et de la gomme à mâcher. Dans l’ascenseur désert, il ouvrit le paquet de *chewing-gums* et en enfourna deux. Le miroir lui renvoya le reflet de sa silhouette athlétique, qui s’étendait sur un mètre quatre-vingt-dix : cheveux ras, yeux verts, barbe de quelques jours, mâchoires saillantes, veines apparentes sous la peau des biceps, polo Lacoste marine et jeans Diesel.

Dans le couloir menant à son bureau, il engloutit quatre nouvelles gommes d’un seul coup. Quand il arrêta de mâcher, la chique formait une bosse dans sa joue. Il poursuivit sa route et passa devant le bureau inoccupé de Gilles Lemaire. Une pyramide de gobelets de café vides y trônait dans un équilibre précaire. Meticuleux et maniaque de propreté, celui que l’on surnommait « le Gnome » découvrirait avec horreur, à son retour, l’« œuvre d’art » réalisée par ses collègues pendant ses vacances.

Victor fit le tour des bureaux et consulta sa montre. Loïc Blouin-Dubois et Jacinthe Taillon brillaient par leur

absence. Il trouvait bizarre que personne ne soit encore arrivé. Trente minutes plus tôt, sa coéquipière lui avait pourtant texté qu'elle l'attendait pour réviser le rapport qui clôturait leur plus récente affaire.

Quelques semaines plus tôt, une femme de trente-cinq ans nommée Patricia Chávez avait tué son mari à l'arme blanche. Assistés par les techniciens en scène de crime de l'Identification judiciaire, Jacinthe et Victor avaient estimé que la victime avait reçu une cinquantaine de coups, mais l'analyse plus poussée des blessures durant l'autopsie avait permis à Jacob Berger, le médecin légiste, de conclure avec certitude que cent dix-huit coups avaient été portés, « avec un couteau de cuisine, principalement au thorax ».

Bien que le sergent-détective lui ait donné toutes les chances de justifier son geste, Chávez avait reconnu les faits, mais refusé de s'expliquer, se bornant à répéter qu'il ne pourrait pas comprendre. Avant de conclure son interrogatoire, Victor s'était penché vers la suspecte et lui avait murmuré quelque chose à l'oreille. Celle-ci avait acquiescé d'un hochement de tête. Jacinthe avait eu beau le questionner par la suite, il n'avait jamais voulu lui révéler ce qu'il lui avait dit.

– C'était entre elle et moi, s'était-il contenté de répondre.

En fonction des témoignages qu'ils avaient recueillis en parlant à la famille et aux voisins, les deux policiers avaient établi que des disputes éclataient régulièrement au sein du couple, mais à aucun moment ils n'avaient réussi à mettre en lumière d'éventuelles violences conjugales.

Le couple avait un enfant de six ans, qui dormait lorsque l'homme avait été tué. Le sergent-détective avait rencontré le garçon pour la première fois le soir du meurtre et l'avait revu à quelques reprises par la suite.

Étant lui-même le seul survivant d'un drame familial au terme duquel son père avait tué sa mère et ses deux frères avant de s'enlever la vie, Victor avait tout de suite éprouvé de la compassion pour le petit. Il savait que, outre la perte de son père, le gamin devrait grandir en affrontant l'idée que l'un de ses parents était un monstre.

L'enfant avait d'abord été hospitalisé, puis confié à la Direction de la protection de la jeunesse. Dans le meilleur des mondes, il se retrouverait chez un membre de la famille à l'issue du processus d'évaluation conduit par la DPJ. Une chance que Victor n'avait pas eue.

Le policier se dirigea vers la salle de conférences. La porte était fermée, mais peut-être que Jacinthe l'attendait à l'intérieur. Il poussa le battant et constata que la lumière était éteinte. Voulant vérifier si sa coéquipière avait laissé le dossier Chávez pour lui sur la table de travail, il appuya sur l'interrupteur. La lumière jaillit en même temps que les cris ; son cœur fit une embardée dans sa poitrine.

UNE ENQUÊTE DE VICTOR LESSARD

À la tête des crimes majeurs, Victor Lessard hérite d'une affaire choc : la tête d'un haut gradé du SPVM retrouvée dans un conteneur. Et le tueur promet qu'il frappera encore.

Entouré de son équipe – le jeune Loïc Blouin-Dubois, l'inimitable Jacinthe Taillon et Nadja Fernandez, avec qui il partage sa vie –, Lessard se retrouve face à un meurtrier aussi méthodique que cruel, qui signe ses crimes de graffitis funestes et se réclame d'un mystérieux « père Noël ». Pressions politiques, mensonges, menace grandissante : l'enquête vire au cauchemar. Pour résoudre l'affaire du Graffiteur, Victor Lessard devra plonger dans une noirceur qui réveillera ses propres fractures – au risque de s'y perdre.

Prix Tenebris – meilleur vendeur québécois 2014

MARTIN MICHAUD a été avocat d'affaires pendant vingt ans avant de se consacrer à l'écriture. Ses romans sont populaires au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis et en Europe. Il a scénarisé la série télé *Victor Lessard*, vue plus de six millions de fois sur Club Illico. Ses livres ont reçu plusieurs prix prestigieux, dont le Prix Tenebris, le Prix Saint-Pacôme du roman policier (à deux reprises) et le Prix Arthur-Ellis.


Groupe
Livre
QUÉBECOR

ISBN 978-2-89295-496-8

